

Entrevue avec Ángel Santiesteban

Par Lilianne RUÍZ.

L'écrivain cubain, emprisonné à Cuba depuis février 2013, vient d'être libéré.

L'atinoir avait publié en 2012 un recueil de plusieurs de ses nouvelles intitulé Laura à La Havane. Dans l'interview qui suit (paru sur le site 14Ymedio), il parle des jours qu'il a passés en captivité, de sa littérature, de Cuba et de l'avenir. Leer en español.



Crédit photo : Luz Escobar

Dans le centre pénitencier de Guardafronteras où Ángel Santiesteban a passé sa dernière année de prison, on entendait le bruit de la mer. Dans le cachot de moins de trois mètres sur quatre, l'écrivain reconnaissait le battement des vagues. Ce bruit ne l'a pas quitté lorsque le vendredi 16 juillet il a été libéré et qu'il a dû marcher le long du littoral *municipio Playa* sans un sou en poche pour prendre un autobus jusqu'à la maison d'un ami.

Trois jours après être sorti de prison, le blogueur et activiste a pu s'entretenir avec *14ymedio* sur les jours qu'il a passés en captivité, sur sa littérature, Cuba et l'avenir.

Comment vous a-t-on annoncé votre sortie de prison ?

Quelques heures avant qu'on me libère, un gardien a plaisanté en me disant : « Je crois que c'est aujourd'hui que tu pars. » Je n'y ai pas prêté attention. J'ai pensé que ça faisait partie du jeu habituel consistant à m'affaiblir psychologiquement. Puis mon tour est venu d'avoir accès au téléphone. Je parlais avec la mère de ma fille quand un gradé est arrivé en m'annonçant ma sortie de prison. « Félicitations, tu t'en vas. » Il m'a fait signer les documents pour ma mise en liberté provisoire.

Quand je me suis retrouvé dans la rue, je me suis aperçu que je n'avais pas d'argent pour m'acheter un billet de transport, mais mon émotion était si forte que j'ai eu envie de me mettre à courir. Finalement, je me suis à marcher.

Comment se sont passés ces premiers moments après la libération ?

J'avais l'impression d'être un fantôme, j'avais envie de tout voir et il me semblait que personne ne me voyait. Je pensais : c'est incroyable cette facilité avec laquelle ils peuvent te priver de ta liberté ou te relâcher. J'ai fait un kilomètre et demi à pied pour aller chez l'écrivain Antonio Rodiles.

Quelle est votre situation judiciaire ?

Je suis en liberté provisoire, tout dépend des conditions qu'ils ont fixées. Une forme de chantage. Le mardi précédent ma sortie de prison, pour la onzième fois de l'année, la Sécurité de l'État m'a emmené à la prison de *Villa Marista*. Là j'ai découvert avec surprise des documents qui révoquaient ma mise en liberté provisoire alors que je ne l'avais pas encore obtenue. C'était une façon de me faire comprendre ce qui pourrait m'arriver si j'assistais par exemple à la marche que font chaque dimanche les Damas de Blanco. Je leur ai rétorqué que s'ils le voulaient je pouvais leur signer tout ce qu'ils voulaient sur-le-champ.

Quelle expérience avez-vous gardée de cette emprisonnement ?

Hemingway disait que la prison accélère la maturité de l'artiste. Je crois qu'elle l'oblige à trouver un regard, à faire un exercice de style. Comment transformer toute cette misère en littérature ? J'avais l'expérience de *Dichosos los que lloran*¹, le recueil de nouvelles que j'ai publié après ma première incarcération quand j'avais dix-sept ans et n'étais pas encore écrivain. Cette fois c'était différent. J'allais en prison en ayant acquis cette vision des choses et avec un certain métier. Mais j'ai appris que dans de telles conditions le regard que l'on porte n'a rien à voir avec l'art, c'est un regard humain.

Avez-vous un nouveau projet littéraire ?

Je suis sorti complètement déboussolé. Je m'adapte peu à peu pour devenir différent, pour mener une autre vie que celle que j'avais. On m'a demandé un article et j'ai répondu que je me sentais incapable pour le moment de rédiger une seule phrase. Je suis face à une quantité de sensations qui tournent dans tous les sens et je dois attendre que tout ça se décante.

Il y a des livres qui vous poursuivent, des idées qui sont là et lèvent la main comme si elles disaient : « Hé, cette fois, c'est mon tour. » Mais je les regarde et je leur dis :

¹ *Les oubliés, La lune n'a plus ses boucles d'oreilles, La chienne et Les enfants dont personne n'a voulu* publiés dans la dernière édition de ce recueil, ont été édités par L'atinoir dans le livre *Laura à La Havane* (2012).

« Non. Pas encore. » Ce qui ne m'a pas empêché d'écrire pendant ma captivité un roman sur le milieu carcéral qui s'intitule *Dios no juega a los dados*². Je l'ai transmis à mon représentant littéraire et ami, l'écrivain et éditeur cubain Amir Valle³.

Est-il vrai que vous travaillez à un scénario pour le cinéma ?

Ça, c'est la poire pour la soif. Le scénario est bien avancé. Je l'ai écrit à la main et je l'ai envoyé au fur et à mesure à ma famille qui le recopiait et l'imprimait. Il est essentiellement inspiré de *Sur, latitud 134*, mais le langage cinématographique apporte beaucoup plus que le livre. Lilo Vilaplana, installé à Miami, est enthousiasmé et il veut faire le film.

Et l'avenir ?

J'ai évité d'y penser parce que ça m'effraie. Je ne voudrais pas être pessimiste, mais je dois rester conscient. Je viens de passer deux ans et demi en prison ; je me suis forcé à ne jamais rêver ; l'espoir, ça peut être néfaste et douloureux d'une certaine façon. J'ai toujours un pied dans la prison. Il est fort possible que j'y retourne, surtout en étant en relation très étroite avec la dissidence.

Vous restez à Cuba ?

Oui. Je reste à Cuba. Je n'ai jamais eu l'intention de vivre en dehors de Cuba.

Traduction : Jacques Aubergy.

² *Dieu ne joue pas aux dés.*

³ *La Havane Babylone* (Métaillé, 2002.)

⁴ Un des textes de l'anthologie *Dichosos los que lloran* (Heureux soient ceux qui pleurent) qui devait servir de titre et que la censure a refusé.